

Là où souffle l'esprit

Un panache de fumée noire accompagné d'un long coup de sifflet strident annonça, bien avant son entrée en gare, la grosse locomotive à vapeur qui ralentissait au sortir du virage avant de venir se ranger le long du quai. Une foule exubérante se pressait en attendant l'arrivée du train qui devait les conduire au sanctuaire de Sion, lieu de prédilection des pèlerinages lorrains, avec celui du Bois-Chenu où Jeanne d'Arc entendit les Voix lui commandant de sauver la France. Devant cette affluence inhabituelle, le chef de gare se trouvait un peu dépassé par l'événement, ayant plus l'habitude de voir passer les trains de marchandises que ceux de voyageurs. Et pourtant, tous les ans à la même époque, c'était la même animation habitée d'une même ferveur populaire qui entraînait ce flux de passagers vers le rendez-vous avec la Vierge sur la Colline Inspirée.



Mais d'où vient la puissance de ces lieux ? Jadis, du temps des Celtes, la déesse Rosemerta, bien implantée sur la colline de Sion faisait face au dieu Wotan vénéré sur la pointe de Vaudémont. Deux divinités qui semblaient se jauger, mais qui protégeaient la grande plaine du Saintois et les villages de Praye-sous-Vaudémont, Chaouilley, Thorey-Lyautey, de même que le gros bourg de Vézelize. Rosemerta, déesse juvénile aux cheveux courts et aux seins nus, s'évanouit au fil des siècles pour faire place à la Vierge qui conçut l'enfant Dieu. Ainsi au long des siècles les pèlerinages successifs vers la colline ont vu affluer et s'amplifier une foule de croyants sans que la tradition ne soit rompue. Oui, la colline de Sion reste une terre sacrée pour beaucoup de lorrains, terre remplie d'histoire qui durant des siècles fut piétinée, martyrisée par une succession de conflits,

mais qui a toujours gardé, contre vent et marée, la beauté de son site exceptionnel. Combien de fois n'avons-nous pas senti la nécessité de nous arrêter un instant en ce lieu pour contempler le joyau de la création afin d'extérioriser ces flots de pensées qui envahissent notre esprit, jour après jour. Savoir faire silence en soi, voilà bien la philosophie du sage.



Sur le quai de la gare, les pèlerins se bousculaient en quête d'une bonne place dans les compartiments tandis que les jeunes, déjà installés, se penchaient par les vitres baissées du tortillard, poussant de grands cris et agitant leurs mouchoirs. L'Adrienne, une petite femme malingre dont l'opulente chevelure grise était retenue sur le haut de sa tête par un énorme chignon, toute de noir vêtue, une tenue dont elle ne se séparait jamais depuis la mort de son mari survenue à la suite d'une maladie contractée dans les colonies, essayait tant bien que mal à prendre place à son tour. Encombrée par un lourd panier de provisions et un grand parapluie noir dont elle ne se séparait jamais pour le cas où le ciel vienne à déverser



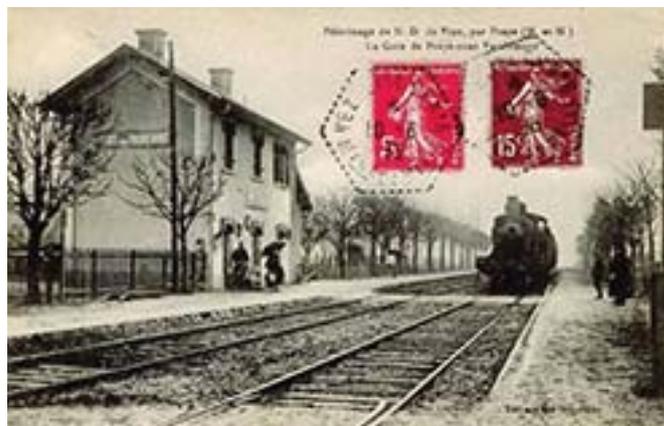
ses cataractes d'eau, - on n'est jamais assez prudent -, elle cherchait désespérément une main secourable qui l'aiderait à gravir les trois marches donnant accès au wagon.

Il faisait lourd en cette journée de septembre car, au cours de la nuit, le temps s'était mis brusquement à l'orage. Après un long coup de sifflet donné par le mécanicien, la locomotive s'ébranla sous les ordres du chef de gare agitant son fanion rouge. Les grandes roues de la lourde machine se mirent à patiner sur les rails luisants, jetant çà et là des gerbes d'étincelles. Puis tout à coup le train se mit à rouler tout en prenant progressivement de la vitesse. Bien installés sur les banquettes des wagons en bois, les pèlerins jetaient des regards furtifs aux alentours. À leur droite, la Moselle apparut, au détour d'une courbe, entre les frondaisons des grands saules qui poussaient à profusion, le long de ses rives. Ici ou là, des pêcheurs, installés dès le lever du jour, étaient en attente d'une belle prise qui pourrait faire l'objet d'une belle *manchette*, accompagnée d'une photo montrant le héros exhiber son trophée, dans le journal local. Sur leur gauche, se profilaient, surmontées d'un haut mur, les grottes de Pierre-la-Treiche, aux noms évocateurs de *Jacqueline*, *Sainte-Reine* qui possède une belle salle dite *du Chapeau de Napoléon* en raison de sa forme caractéristique, *grottes des Puits* et enfin *grotte des Sept salles* dont les ouvertures béantes donnent accès aux profondeurs de la terre. C'est toujours un lieu de prédilection pour les nombreux spéléologues qui parcourent, tout au long de l'année, les méandres creusés au fil des siècles par la rivière toute proche. Loin d'être un jeu, la spéléologie reste un sport où il faut savoir vaincre la fatigue, mais surtout la peur qui guette tous les profanes durant le parcours souterrain, particulièrement lorsque celui-ci devient pénible par la forte déclivité et le passage de ses boyaux étroits et boueux mettant à dures épreuves les genoux et les coudes. Il est nécessaire également d'avoir une bonne connaissance des lieux, car le risque de s'égarer dans les 3 300 mètres de galeries est permanent. Parfois de jeunes inconscients se sont fait prendre au piège, avec pour conséquence une attente de plusieurs heures, voire plusieurs jours avant de se retrouver à l'air libre.

Volutes de fumée blanche

De gare en gare, le train ne cessait d'accueillir les pèlerins. Une foule cosmopolite avait vite envahi les compartiments ainsi que les couloirs et il fallait jouer des coudes pour pouvoir se déplacer. Ici, quelques grands-mères récitaient le chapelet, comme pour prendre de l'avance sur cette journée de piété, là, plus terre à terre, quelques personnes exhibaient de leurs sacs d'énormes sandwiches vite engloutis afin de prendre des forces avant la longue montée qui devait les mener sur le plateau de Sion.

Dans les larges courbes on pouvait apercevoir la succession des wagons composant le convoi filer sur les rails tel une énorme chenille avec à sa tête la grosse locomotive à vapeur qui crachait sans discontinuer des escarbilles qui venaient se loger dans les yeux des imprudents dont la tête était penchée par la fenêtre.



Après une bonne heure de trajet, l'arrivée en gare de Praye-sous-Vaudémont s'effectua dans un crissement de roues mêlé à la voix nasillarde du haut-parleur annonçant le terminus. Au ralenti, la machine à vapeur crachait des volutes de fumée blanche telle des indiens voulant transmettre un message à d'autres tribus. Ce fut alors une foule compacte qui, d'un seul élan, envahit le petit quai ainsi que la voie ferrée. Instinctivement des groupes se formèrent et commencèrent à entamer la longue montée qui devait les conduire sur l'esplanade, lieu de rassemblement où seront célébrés les différents offices. Les premières notes d'un chant s'égarèrent dans les airs, bien vite repris par toute une foule en marche.

« Sur ta lorraine, sur tes lorrains
Oh douce Reine étends les mains
Sur ta lorraine, sur tes lorrains
Oh douce Reine étends les mains »

Bientôt la *grimpe* apparut. Un sérieux raccourci que ce sentier taillé à même le flanc du promontoire, pour celles et ceux qui auront la force et le souffle pour la gravir, mais l'Adrienne, loin d'avoir ces capacités, était contrainte d'emprunter la route départementale qui décrivait de larges lacets, augmentant en cela considérablement le parcours. Ses petits pas surfant sur la route ne pouvaient l'empêcher de se faire distancer par bon nombre de pèlerins qui ne voulaient, sous aucun prétexte, manquer le début de la messe. La montée n'en finissait pas, d'autant que l'Adrienne n'était plus très alerte vu ses soixante-quinze ans bien sonnés. Son lourd panier à la main et le parapluie dans l'autre n'étaient pas faits pour arranger les choses.

Si la montée était aussi pénible pour la pauvre femme, elle n'en demeurait pas moins bucolique. Tout autour d'elle, les mirabelliers qui peuplaient les vergers jusqu'au sommet de la colline redressaient leurs branches après s'être vu soulagés de leurs récoltes qui feront une fois encore l'honneur et la réputation de la Lorraine. Ces fruits d'or vendus à l'étal, souvent dénoyautés puis cuits dans de grands chaudrons pour en faire des confitures, dont les verrines viendront orner les étagères du cellier, mais également rangés avec minutie sur des tartes qui feront le régal des convives, ou distillés pour donner une eau-de-vie sans pareil, à déguster avec modération.

Dans cet automne naissant, la colline était noyée dans un ciel de traîne, les nuages poussés par un léger vent filaient sans discontinuer au-dessus du plateau, le baignant dans une douce lumière de fin d'été. Déjà les feuilles des arbres avaient viré au jaune et les plus précoces étaient piétinées par les bovins qui brouaient tranquillement, regardant d'un œil torve cette foule en mouvement.

L'abri du pèlerin

Au fur et à mesure que la route s'élevait, l'Adrienne en se retournant, au cours de ses nombreux arrêts, pouvait distinguer la petite gare quittée auparavant. Le train quant à lui avait disparu. Dans le village de Praye-sous-Vaudémont s'étalait la rue centrale où les habitants s'activaient à leurs tâches quotidiennes, nullement dérangés par une telle invasion. Croisant un petit calvaire à l'endroit où *la grimpette* rejoignait la route, elle comprit, pour avoir bien souvent fréquenté ces lieux, que la destination était proche. Deux hôtels restaurants, une basilique surmontée d'une immense statue de la Vierge, que l'on pouvait apercevoir à des kilomètres à la ronde et qui étendait les bras en signe d'invitation. Un monastère, l'abri du pèlerin et quelques baraquements composaient pour l'essentiel le patrimoine du site de Sion. A vrai dire, aucune commune mesure avec d'autres lieux saints comme Lourdes ou Fatima. En Lorraine, on a le souci de la mesure ! A l'entrée des deux petits parkings, des camelots vendaient toutes sortes d'objets hétéroclites, allant des statues de la Vierge, aux indispensables chapelets, médailles porte-bonheur, confiseries et boules de verres qui enveloppaient de neige artificielle l'effigie de la Mère du Christ, lorsqu'on les retournait.

Arrivée enfin sur l'esplanade, l'Adrienne toute meurtrie par la longue marche, le bras endolori par le poids de son panier se mit en chasse d'une bonne place qui lui permettrait de suivre attentivement le déroulement de la célébration. Bien sûr, les meilleures étaient déjà occupées depuis longtemps par tous les fidèles qui l'avaient précédée, mais par chance, elle

en trouva une sous un gros tilleul. Après avoir pris place, elle se signa, comme pour remercier le Seigneur d'être une fois encore en ce lieu béni. Jetant un regard circulaire sur cette foule de croyants, elle découvrit non sans amertume que le noir dominait, ce noir qui habillait les veuves dont les maris avaient disparu tragiquement, au cours des premiers combats de la guerre 39-45.



Soudain, dans un mouvement parfaitement rodé, l'Adrienne, à l'image des autres fidèles, se levait pour saluer la procession qui, sortant de la sacristie, s'avancait lentement dans l'allée centrale de l'esplanade. En premier lieu, les enfants de chœur tout de rouge vêtus dans leurs belles soutanes recouvertes d'un surplis en dentelle blanche. À leur tête le cérémoniaire, manteau d'hermine sur les épaules, chargé de l'ordonnancement de la célébration. Ensuite venaient les représentants des diverses congrégations portant bannières au vent avec de chaque côté du porteur, deux acolytes tenant chacun un gland dans la main. Derrière, les séminaristes engoncés dans leurs longues soutanes noires aux multiples boutons. Puis une multitude de prêtres venant des quatre coins de la Lorraine, habillés de chasubles finement brodées, et enfin Monseigneur l'évêque, grand personnage par la taille, mais aussi par les responsabilités qui pesaient sur ses épaules. N'était-il pas le pasteur, le berger des brebis sur son diocèse ?

Pas un murmure, pas un bruit en provenance de cette foule qui attendait patiemment, installée sur des bancs de bois fichés à même le sol, si ce n'étaient les cloches de la basilique qui carillonnaient à toute volée, et dont le son cristallin se perdait au-dessus des villages du Saintois.

Des femmes se signaient au passage de l'illustre personnage, d'autres s'agenouillaient tandis que le Prélat tendait ostensiblement la main pour que quelques privilégiés puissent embrasser l'anneau épiscopal, signe visible de son appartenance avec le siège de Rome.



Le décor ainsi posé dura tout au long de la journée. La procession n'en finissait pas. Les enfants de chœur étaient déjà parvenus à l'auditorium que l'évêque, crosse en main, mitre sur la tête, paré dans ses plus beaux apparats était encore au milieu des fidèles.

Puis venaient les chants, les psaumes, les oraisons avec, comme point d'orgue, la consécration du pain et du vin. La foule était à genoux, baissant la tête en signe de respect, hommes, femmes, enfants, tous unis dans une même ferveur. L'Adrienne attendait ce moment depuis si longtemps, la raison pour laquelle elle avait mis toutes ses forces pour gravir la colline. Moments de foi, d'émotion partagés par tout un peuple.

Le chant final mettait un terme à une célébration qui avait duré près d'une heure trente, tandis que le prélat, coiffé de sa mitre et crosse en main, reprenait sa place dans la procession qui se dirigeait lentement vers la sacristie.

L'amie de Lucey

Si la nourriture spirituelle était consommée, la nourriture terrestre était tout autant attendue, chacun se dispersant aux quatre coins du plateau en quête d'une bonne place pour prendre part aux agapes. L'Adrienne suffisamment épuisée par la longue montée vers l'esplanade n'avait pas envie de courir au pied du calvaire ou vers la statue de saint Joseph et c'est tout bonnement vers l'abri du pèlerin qu'elle dirigea ses pas. C'est là qu'elle aperçut l'Adèle, une connaissance de Lucey, avec qui elle avait sympathisé, pour l'avoir rencontrée à plusieurs reprises lorsqu'elle allait rendre visite à son frère habitant Laneuveville-derrière-Foug. Heureuses de se retrouver, elles partagèrent ensemble le repas tout en dissertant sur le déroulement de la célébration et sur les petits potins de leurs villages respectifs.

L'Adèle se réjouissait des vendanges à venir sur les côtes de Toul. Pas trop de pluie cette année, ce qui avait limité au minimum les arrosages et le dur labeur de la *culée* qui consistait à remonter à dos d'homme, dans

des hottes en osier, la terre qui avait été ravivée par les orages torrentiels. Quant à la récolte des groseilles et des cassis, elle avait été excellente et achetée à bon prix par un gros courtier en fruits de la région de Dijon. Les mirabelliers avaient donné un fruit excellent sans être pour autant en grande quantité ; et enfin le houblon allait rassembler, en d'interminables journées de cueillette, la famille et les amis venus offrir leurs services.

L'Adrienne quant à elle se lamentait de la disparition de la vigne dans son village, situé sur les bord de la Moselle, détruite bien des années auparavant par le phylloxéra et laissant à l'encan des terres incultes qui ne demandaient qu'à être exploitées. De ces années fastes qui occupaient une grande partie de la population, il ne restait plus que quelques arpents, comme la vigne du Victor Lacaille située sur les pentes du *Haut des Pâtis*, du Lucien Petitjean au lieu-dit *le Damonville* ou de son amie l'Henriette Morquin, au *Colombier*.

À présent, la paysannerie avait pratiquement disparu de son village, transformant la cité en dortoir pour les gens travaillant en ville, aux aciéries de Neuves-Maisons ou pour le compte de l'armée.

En quête d'étoiles

À quelques pas de là, des enfants grattaient la terre en quête d'étoiles, résidus de fossiles marins enfouis dans le sol depuis des millénaires, lorsque les eaux recouvraient notre planète. A leurs cris on comprenait qu'ils venaient de faire une trouvaille, vite glissée dans un tube d'aspirine.

L'appel du haut parleur rappelait les fidèles pour les vêpres suivies de la procession autour du plateau. Cette foule en marche mettait un point final au déroulement de la journée qui était vécue dans une foi communicative au chant de :

*Chez nous soyez Reine, nous sommes à Vous
Régnez en Souveraine, chez nous, chez nous
Soyez la Madone qu'on prie à genoux
Qui sourit et pardonne, chez nous, chez nous.*

Alors que la longue procession se regroupait derrière les enfants de chœur et le clergé réunis, les pèlerins quittant l'esplanade empruntaient un chemin, arboré de tilleuls, parfaitement tracé, le long du croissant de la colline. Parvenu à la table d'orientation qui faisait face au calvaire, le paysage se dévoilait dans toute sa splendeur. En portant au loin son regard et par temps clair, il était possible de distinguer la crête des Vosges et ses nombreux ballons. Plus proche, la vaste vallée du Saintois avec ses villages aux toits couverts de tuiles usées par les ans, disséminés au travers de bosquets d'arbres couleur de feu. Déjà des volutes de

fumée s'échappaient des cheminées, prémices d'un hiver précoce. La ligne de chemin de fer louvoyait au milieu des plissements de terrain et allait se perdre à l'horizon. Les routes se croisaient sur lesquelles voitures et charrettes transportaient leurs passagers. Sur la ligne d'horizon, les grandes cheminées des cimenteries de Xeulilly crachaient des colonnes de fumée qui montaient droit dans le ciel.

Dans les prairies, au fond des ravins sinueux, coulaient l'Uvry et le Madon dont les eaux limpides étincelaient dans le soleil automnal ; quant au Brénon son cours était si minuscule qu'il se perdait dans les frondaisons. Les mamans de Vézelize ne disaient-elles pas à leurs bébés en les mettant sur le pot : *Allez mon chéri, fait Brénon !*

Au loin, le mont Anon, appelé plus communément *le béret*, tenait sa particularité au fait que ses flancs étaient couverts de prairies alors que son sommet était coiffé d'une forêt d'arbres centenaires ; il tentait de donner la réplique au promontoire de Sion.

Dans une parcelle de terre arable, un cultivateur menait la charrue derrière deux énormes percherons. Des socs luisants, des andins de terre brune se déversaient au fur et à mesure de l'avancée de l'attelage. Dans cet automne naissant, les semailles du blé de printemps réclamaient leur lot de sueur.

Mais les hauts-parleurs fixés dans les arbres n'incitaient pas à une halte salutaire et ne cessaient de diffuser chants et litanies rappelant les fidèles à la prière. Le début de la procession était à peine parvenu sur l'esplanade, qu'une longue cohorte de pèlerins était encore en marche autour du plateau. Une dernière bénédiction et il était temps de rejoindre la petite gare de Praye-sous-Vaudémont.

Si le retour était moins pénible qu'à l'aller, la distance à parcourir n'avait pas changé pour autant et c'est d'un pas alerte que l'Adrienne et l'Adèle, qui ne s'étaient plus quittées depuis leur rencontre, entamèrent la longue descente vers la gare.

Les cris des enfants et des jeunes dévalant le sentier empierré tranchaient avec le calme et la sérénité qui avait prévalu tout au long de cette journée.

Au moment où les deux femmes atteignaient le début de la grimpette, le train entra en gare. Le mécanicien, les lunettes sur le front, un foulard à carreaux noué autour du cou, attendait patiemment les derniers arrivants, tandis que son chauffeur s'activait à puiser, à grands coups de pelle, le charbon dans le tender pour alimenter, dans un geste ample, le foyer de la locomotive.

Bien installées dans leur compartiment, l'Adèle et l'Adrienne tout essouffées se remettaient doucement de leur longue marche. Dans un geste machinal, le mécanicien plaçait soigneusement ses lunettes sur ses yeux tandis que le chauffeur, son travail terminé, refermait la lourde porte du foyer. Un coup de sifflet annonçait le départ et dans un mouvement saccadé de bielles, le train glissait le long du quai laissant échapper des jets de vapeur pour prendre progressivement de la vitesse.

À nouveau, le paysage défilait au gré des tours de roues de la lourde locomotive mais l'atmosphère, dans les wagons, était moins recueillie et priante qu'à l'aller, chacun se laissant transporter dans une ambiance bon enfant.

Le Thiaucourt

Pour l'Adrienne, l'entrée en gare de Chaudeney signifiait la séparation d'avec son amie, car pour l'Adèle le retour vers Lucey était loin d'être terminé. Après la descente du train à Toul, elle devait prendre, au Soleil d'Or, le bus des *Rapides de la Meuse* qui la déposerait au lieudit la *croisette*, puis il lui faudrait entamer la longue remontée du village pour rejoindre enfin sa modeste demeure adossée au mur de l'Eglise.

Depuis plusieurs années, ce service avait remplacé au pied levé, le *Thiaucourt*, un petit tortillard qui desservait entre autre les villages des côtes de Toul. Si ce parcours se révélait pittoresque, il était par contre beaucoup plus lent que le service de bus, car par arrêté préfectoral, il ne pouvait excéder la vitesse de 40 kilomètres heure. Ainsi va le progrès... !

Mis en service en avril 1910, les premiers voyageurs ayant emprunté ce chemin de fer, dont la particularité résidait dans sa voie d'un mètre de large, ne se doutaient sans doute pas de l'énergie qu'il avait fallu déployer, durant de nombreuses années, pour faire aboutir ce projet de voie ferrée desservant les cantons de Toul-Nord, Domèvre-en-Haye et Thiaucourt, face aux refus de l'armée qui mettait son veto afin de ne pas contrarier sa stratégie militaire.

C'est le docteur Chapuis, député de Toul qui après maintes interventions, tant à la tribune de l'Assemblée Nationale qu'en faisant le siège des différents ministères, réussit à infléchir les réticences de l'armée.

Ainsi les travaux pouvaient débuter dès 1906 et dureront quatre ans. Quatre longues années où il a fallu construire ponts, viaducs comme celui de Flirey et ses deux culées en maçonnerie soutenant les 250 tonnes du tablier et son arc métallique et plus encore, l'impressionnant ouvrage qui dominait la vallée du Fer à Cheval, dont les quatre pylônes et les deux culées en

Pierre devaient supporter un arc métallique à 25 mètres au-dessus du sol.

Le 8 avril 1910 la locomotive de type *Corepet* à laquelle étaient accrochés cinq wagons équipés chacun d'une plate-forme pouvant contenir à l'aise 16 personnes, quittait la gare centrale de Toul, avenue Victor Hugo, sorte de mausolée construit en briques rouges.

Le canal de la Marne-au-Rhin franchi, il lui fallait alors enjamber les lignes ferroviaires Paris-Strasbourg et Nancy-Dijon ainsi que la route nationale 4, avant de se lover sur les contreforts des côtes de Toul entre Pagny-derrière-Barine et Lagney. En cette période la vigne était en pleine activité et déjà les jeunes pampres verdissaient sur les coteaux. En octobre, lorsque les vendanges battront leur plein, les linots et les linottes s'égailleront au milieu des vendangeurs, sans parler des étourneaux qui s'abattront en vol compact, détruisant une partie de la récolte. Depuis bien longtemps, les épouvantails et les canons à carbure installés dans les vignes de gamay ou oberlin, ne leur faisaient plus peur.

Puis c'était la longue ligne droite qui menait le tortillard jusqu'à Menil-la-Tour. Une large courbe et l'on atteignait Domèvre-en-Haye puis Manonville où une station alimentait en eau la locomotive. De Manonville, les passagers n'avaient guère le temps d'apercevoir les pêcheurs taquiner la truite, dans le ruisseau d'Esche que déjà apparaissait Bernécourt. Le tortillard (surnom donné au train), s'enfonçait alors dans une partie de la forêt *La Reine* pour franchir le fameux viaduc de Flirey.

L'entrée en gare de Panne annonçait le début de la grande plaine fertile de la Woëvre. Pour les agriculteurs, l'arrivée du *Thiaucourt* représentait une aubaine, car ils pouvaient tout à loisir transporter, dans l'unique wagon de marchandises, le blé, l'orge ou le seigle aux moulins Aubry, installés, entre le canal de l'Est et la Moselle à la sortie de Toul, direction Nancy. De gare en gare, le parcours se poursuivait ainsi jusqu'à Thiaucourt en passant par Euvezin, Bouillonville et le superbe viaduc dominant la vallée du Fer-à-Cheval.

Depuis le départ de Toul, il lui aura fallu 2 heures 30 et 13 arrêts en gare pour rejoindre son terminus à Thiaucourt, en s'abandonnant dans la vallée du Rupt-de-Mad, ce qui pour l'époque représentait une réelle performance, les chars-à-bancs étant plus fréquents sur les routes que les automobiles.

Alors que les quelques pèlerins de Chaudeney descendaient du train, une autre rame lancée à vive allure, tractant des wagons chargés de charbon à destination des aciéries de Neuves-Maisons, croisait le convoi à l'arrêt, faisant trembler les vitres et rentrer toutes les têtes penchées à l'extérieur.

Pour l'Adrienne, il était temps de prendre congé de l'Adèle et après les salutations d'usage et les aux revoirs, chacune se promettait, si l'ardeur était encore là et si Dieu leur prêtait vie de revenir à nouveau prier ensemble sur cette colline de Sion où indéniablement souffle l'Esprit.

Pierre BOUCHOT